

UNIVERSITÉS

MAASTRICHT : SI PROCHE, SI LOIN ?

JOB COHEN, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE MAASTRICHT, DRESSE UN BILAN EN DEMI-TEINTE DE L'EXPÉRIENCE ALMA.

Propos recueillis par Pascal Durand



Job Cohen, recteur de l'université de Maastricht : « Un signe plaisant de "l'effet Maastricht" est qu'à l'étranger beaucoup croient que notre Université est riche d'un long passé. En fait, elle n'a été fondée qu'en 1976. »

Depuis septembre 1996, la "Rijksuniversiteit Limburg" a changé son nom en "Universiteit Maastricht". Le signe, parmi d'autres, d'une identité forte et d'une haute légitimité acquise sur l'échiquier universitaire hollandais ? Rencontre avec le Recteur d'une institution qui a incontestablement le vent en poupe.

Liège Université : Alors que la plupart des universités hollandaises voient leur population étudiante évoluer à la baisse, celle de Maastricht est en progression constante. À quoi l'attribuez-vous ?

Job Cohen : Nous enregistrons en 1996 cette année une augmentation de 11 % de notre population étudiante et les projections pour l'année académique prochaine, à la lumière des pré-inscriptions, confirment largement cette progression. Le succès de l'université de Maastricht repose, d'abord, sur le système pédagogique original que nous avons mis en place. La ville de Maastricht elle-même n'est pas étrangère à notre succès : elle est attractive, située au foyer d'un creuset international et l'université y est, à ces deux titres, parfaitement intégrée. Dans le cadre des accords Erasmus, un quart de nos étudiants suivent une demi-année d'études à l'étranger et une partie des enseignements sont ici dispensés en anglais. Mais, j'y insiste, ce sont surtout nos initiatives en matière de pédagogie et de formation qui expliquent notre progression constante. Dans tous les rapports qui émanent des commissions d'inspection, réunissant d'éminents scientifiques, l'université de Maastricht recueille des évaluations extrêmement favorables, qui lui confèrent actuellement, toutes facultés confondues, la première place aux Pays-Bas.

L.U. : D'où vient, selon vous, l'esprit de modernité pédagogique qui règne à Maastricht ?

J.C. : De notre jeunesse et de la nécessité d'exister dans l'espace

universitaire hollandais, déjà très dense. Notre université a été fondée tardivement, en 1976, et en

introduisant un modèle pédagogique novateur, axé sur le *problem-based learning*, nous nous sommes différenciés des autres universités. Celles-ci, il faut bien le dire, ont d'abord considéré avec un certain scepticisme notre initiative. Mais les résultats très favorables que nous avons enregistrés d'année en année au travers des commissions nationales d'évaluation et des comptes rendus dans la presse spécialisée ont largement contribué à assurer notre place et notre légitimité sur l'échiquier universitaire.

L.U. : Pensez-vous que le sommet de Maastricht ait contribué à la visibilité de votre université à l'échelle européenne ?

J.C. : Un signe plaisant de la réputation que nous avons acquise est qu'à l'étranger beaucoup croient que l'université de Maastricht est une vieille institution, riche d'un long passé. L'effet Maastricht que vous soulignez s'exerce peut-être sur les étudiants venus d'autres pays. Mais je ne crois pas qu'il constitue une raison majeure de notre succès auprès des étudiants hollandais, qu'attire surtout notre système pédagogique.

ALMA : BILAN EN DEMI-TEINTE

L.U. : Près de six ans après la signature des accords Alma, quel bilan tirez-vous de l'expérience ?

J.C. : Le résultat au bout de six années d'expérience n'est sans doute pas aussi satisfaisant qu'on pouvait l'espérer au départ. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu d'avancées significatives, ni d'initiatives intéressantes. Vu l'ampleur de la tâche et les enjeux que nous nous sommes donnés, les problèmes sont nombreux et compliqués.

L.U. : Où se situent, selon vous, ces problèmes ?

J.C. : C'est d'abord un problème de culture universitaire. Nos universités fonctionnent sur des modèles différents, tant dans leur système pédagogique que dans leur administration. L'obstacle de la langue demeure aussi prédominant.

L.U. : Le problème majeur est-il celui de la différence culturelle des institutions ?

J.C. : Nous encourageons vivement nos étudiants à circuler en Europe. Mais, il faut bien le dire, s'ils ont le choix par exemple entre Liège et Genève ou entre Liège et Berlin, ils ont plutôt tendance à choisir Berlin ou Genève. L'attractivité est liée à la distance et, sous cet aspect, Liège est trop près de nous : ce n'est pas véritablement l'étranger. Il ne faut pas se dissimuler cet autre problème, lié paradoxalement à notre proximité géographique. Nous devons donc dégager d'autres voies, ou des filières complémentaires, pour développer nos échanges. Dans le sens, par exemple, de chaires conjointes, comme la chaire Jean Monnet, que nos deux universités ont obtenue auprès de la Commission européenne, et qui est actuellement occupée, dans le domaine de l'économie régionale, par le professeur Chris de Neubourg, qui enseigne à Liège et à Maastricht. Durant cinq années cette chaire sera financée par l'Europe. Après quoi, il reviendra aux universités d'entretenir et de prolonger le mouvement.

L.U. : La volonté reste donc ferme de développer les échanges européens ?

J.C. : Absolument. Les recteurs concernés se rencontrent régulièrement, trois ou quatre fois par année, et j'ai le sentiment que nous partageons tous la même volonté de progresser dans nos échanges. Il existe, sur une petite échelle, un certain nombre de projets ponctuels sur lesquels je fixe mes espoirs. Le projet Electra, par exemple, d'autres touchant à l'environnement et surtout les accords de coopération entre les hôpitaux universitaires. Compte tenu des difficultés que je soulignais, les résultats restent encourageants. Mais il faut donner du temps au temps.

8000 ÉTUDIANTS, DEUX AMPHITHÉÂTRES

Inaugurée officiellement en 1976, l'université de Maastricht trouve son origine dans la décision du Parlement hollandais, prise dès 1969, de développer dans le Limbourg une huitième faculté de Médecine, dont le modèle pédagogique – fondé sur le *problem-based learning*, c'est-à-dire sur l'étude non magistrale de problèmes émanant du champ professionnel et sur l'acquisition de "métacompétences" (*metastills*) – sera défini programmiquement en 1972. L'université, dont les différents bâtiments sont dispersés dans le centre de Maastricht, comporte aujourd'hui six facultés : faculté des Sciences, faculté des Sciences culturelles, faculté d'Économie et d'Administration des affaires, faculté de Médecine, faculté des Sciences sanitaires et faculté de Droit. Elle compte à ce jour 8823 étudiants, avec un potentiel d'encadrement de 2644 personnes.